

« elles dormaient toutes, le corps abandonné, adossées à un sapin chevelu, ou couchées çà et là sur des feuilles de chêne, la tête appuyée sur le sol, dans une attitude décente et non, comme tu le dis, enivrées par le vin et par les sons de la flûte, ardentes à poursuivre Kypriis dans les solitudes de la forêt ». Du même caractère sont les « aimables travaux » (τερπνοὶ πόνοι) où sont occupées les Ménades lorsque Penthée va les surprendre : « les unes, prenant un thyrses dépouillé de feuillage, lui rendaient sa chevelure de lierre ; d'autres, telles que de jeunes cavales affranchies du joug, chantaient, en se répondant, des hymnes bachiques¹ ».

Mais les tableaux où Euripide met le plus de relief vivant et pittoresque sont ceux qui représentent l'emportement dionysiaque : la poésie de ses chœurs est alors comme exaltée et entraînée par l'émotion divine qu'il décrit ; son lyrisme plastique nous fait voir la bacchante agile qui bondit à la suite de Dionysos, lorsque le dieu, vêtu de la nébride et tenant en main la fêrue enflammée s'élançe vers les monts de Phrygie ou de Lydie en jetant aux vents les belles boucles de sa chevelure². On sent qu'Euripide, en écrivant cette tragédie, « a imposé silence à sa critique, à son esprit d'examen... pour s'enivrer de la religion de Dionysos »³ ; il est profondément ému par ce mysticisme qui ne consiste pas dans l'adoration d'une divinité lointaine, mais dans une communion avec la nature vivante. C'est dans le sein de cette nature que rentrent, pour ainsi dire, les Ménades quand elles se font une couronne de serpents ou qu'elles allaitent les petits des animaux ; c'est en elle qu'elles prennent cette puissance mystérieuse qui leur permet de faire jaillir des sources en frappant le sol, ou cette force surhumaine à laquelle rien ne résiste. Elles personnifient, en effet, l'énergie exubérante de la vie végétative, et l'enthousiasme qui les anime les identifie, en quelque sorte, à ces Nymphes qui furent les nourrices de Dionysos dans les grottes du mont Nysa⁴. L'imagination d'Euripide est imprégnée du sens profond de ces mythes, et l'on a pu dire avec raison qu'il représentait les Bacchantes idéales, et non celles qu'il avait pu voir, ces Thyades qui, tous les deux ans, allaient célébrer des Dionysies sur

1. V. 1052 et suiv.

2. Parodos : épode, v. 435 et suiv.

3. H. Weil, *o. l.*, p. 406. P. Girard, article cité, p. 481 : «... Dans ce drame, plus encore qu'ailleurs, il est conquis par son sujet ; il en goûte profondément la poésie ; son imagination se plaît à suivre

les Ménades dans le mystère des nuits humides de rosée où elles forment leurs chœurs. »

4. Cf. Hymne hom. à Dionysos, v. 3-5 et 9-10 (... αἱ δ' ἄμ' ἔποντο Νύμφαι, ὃ δ' ἐξηγεῖτο βρόμος ὃ' ἔχεν ἄσπετον ὕλην.)